

ALFRED BERCHTOLD

GUILLAUME TELL

**RÉSISTANT
ET CITOYEN DU MONDE**



EDITIONS
ZOE

Extrait de la publication

Guillaume Tell
Résistant et citoyen du monde

DU MÊME AUTEUR

Jean-Jacques Rousseau.

Offert aux élèves des écoles de Genève
par le département de l'Instruction publique.
Genève 1962. Rééd. 1978 et 2002.

La Suisse romande au cap du XX^e siècle. Portrait littéraire et moral.
Lausanne 1963, Payot. Rééd. 1966, 1980. Épuisé.

Bâle et l'Europe. Une histoire culturelle.
T. 1-2. Lausanne 1990, Payot. Rééd. 1991.

La passion de transmettre. Entretiens avec Jean-Louis Kuffer.
Lausanne Paris 1997, La Bibliothèque des Arts.

Cinq portraits. Euler – Bräker – Pestalozzi – Dufour – Sismondi et le Groupe de Coppet.
Lausanne 1997, L'Âge d'Homme. (Coll. «Poche suisse», 162.)

Jacob Burckhardt.

Lausanne 1999, L'Âge d'Homme. (Coll. «Poche suisse», 173.)
Trad. ital. par Domenico Bonini : *Jacob Burckhardt, esploratore della storia.*
Locarno 2003, Armando Dadò.

Émile Jaques-Dalcroze et son temps.

Lausanne 2000, L'Âge d'Homme. (Coll. «Poche suisse», 184.)

Vocation journaliste. Trajectoire de Claude Richoz, 1929-2001.
Genève 2003, Georg.

ALFRED BERCHTOLD

GUILLAUME TELL

Résistant et citoyen
du monde

EDITIONS
ZOE

Nous remercions de leur soutien
la Ville de Genève – Département des affaires culturelles
le Fonds Rapin de l'État de Genève
Monsieur Yves Oltramare, Genève
la Fondation suisse pour la culture Pro Helvetia, Zurich
la Fondation Oertli, Zurich
et une fondation privée souhaitant garder l'anonymat

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH – 1227 Carouge-Genève, 2004
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Evelyne Decroux
Illustration : Ferdinand Hodler, *Guillaume Tell*, 1897,
Kunstmuseum, Soleure (détail)
Photo de l'auteur : Jean Mayerat
ISBN : 2-88182-519-2

Exister, c'est agir, et si [notre héros] accomplit chez tous ceux qui le connaissent œuvre de vie, [il] est bien plus historique, bien plus réel que tant de noms, de purs noms qu'on lit dans ces chroniques que vous, Monsieur le licencié, vous tenez pour véritables.

Miguel de Unamuno

La Vie de Don Quichotte et de Sancho Pansa



Avant l'éclat. – Un épisode de l'histoire de Tell en six planches du graveur Henri Courvoisier-Voisin (1757-1830). Berne, Bibliothèque Nationale.

LEVER DE RIDEAU

Ne nous hâtons pas de frapper les trois coups. Ni surtout de prendre position de façon doctrinaire avant d'avoir assisté au défilé des générations et enregistré d'innombrables interprétations et réactions. Ne nous fixons pas sur un schéma, mais abandonnons-nous aux mille associations d'idées offertes par notre sujet. Partons d'une scène vide, voyons apparaître un personnage en quête d'auteurs, tel que le présente cette aquarelle colorisée du début du XIX^e siècle qui détonne au milieu de l'héroïque iconographie « tellienne ». Le graveur¹, qui n'est ni un génie ni un virtuose, nous présente une scène apparemment sans tension, et même sans action. Une place de village vide d'habitants. Des maisons silencieuses alentour. Et les montagnes, qui les enserrent sans pathétique, les protègent des bruits extérieurs. Petit monde endormi qui semble se suffire à lui-même, hors d'atteinte des remous de la grande politique, loin de tous ceux « qui font l'Europe ». Seul fait insolite : cette perche érigée pour servir de porte-chapeau. Un petit chien a tout de suite flairé l'aubaine et levé la patte. Est-ce son maître, cet homme jeune, désœuvré qui, indolemment, traverse la place, ne portant ni arme ni même outil ? Les bras croisés sur sa poitrine, sans torse bombé ni jeu de muscles provocant. Mais il a de beaux yeux, révélateurs d'une vie intérieure, d'une réflexion, d'une rêverie ou

d'une perplexité... Rien d'un héros potentiel, d'un chef charismatique en puissance, ni même d'un champion sportif, quoique ses jambes nous semblent aptes à la course comme au saut et que ses bras ne soient pas maigrelets. Il intrigue, il inquiète même par son côté « amateur » ou baladin baladeur. Si l'événement fond sur lui, saura-t-il y faire face ? Mais s'il fait face, c'est que nous aussi peut-être... Pour l'instant il vient de scruter, semble-t-il, le mystère d'un chapeau.

Ce chapeau insolite – surveillé par un garde à l'air tout sauf féroce, qui tend la main comme pour contrôler s'il ne tomberait pas quelques gouttes –, ce chapeau venu d'ailleurs, imposé avec son plumage à vrai dire déplacé, que signifie-t-il ?

Rien moins que l'irruption de l'Histoire dans ce lieu à l'écart, apparemment préservé. Bientôt la place – autour du promeneur, du baguenaudeur aux longs cheveux – va se remplir de monde, d'acteurs, de figurants et de badauds surtout. Des mots seront échangés que l'on ne pourra plus rattraper. Rien ne sera plus comme avant. La Mort menacera. Un meurtre évité en provoquera un autre, décisif celui-là. Le Tell de Courvoisier bondira par-dessus les flots avec Füssli et brandira son arme avec Hodler.

« Naissance d'une nation », dira la légende. Et les générations se relaieront pour relater un des rares événements exemplaires à tout jamais. « *The best known story in the world* », affirme à son propos la publicité d'un film américain en 1924. « Illusion d'optique, grossier anachronisme, manipulation, invention cousue de fil blanc, utilisation indue d'un vagabond venu d'on ne sait où ! » s'esclafferont ou s'indigneront ceux qui savent, ceux à qui « on ne la fait pas ». Cependant que d'autres, plus modérés dans la forme mais aussi catégoriques sur le fond, suggéreront doucement : « Reconsidérez votre tableau ! N'oubliez pas qu'il s'agit d'un décor de théâtre et que toute cette aventure est essentiellement théâtrale ! »* Peut-être, mais reconnaissons alors que le tréteau de place de

* Quelle suite de représentations à tous les niveaux, du *Jeu d'Uri* de 1512 aux commémorations schillériennes de 2004 !

village s'élargit aux dimensions du grand théâtre du monde. Le *Tell* de Hans Erni, qui a tenu le maquis, dialogue avec la statue de la Liberté de New York.

Car cette histoire toute simple, apparemment simplette, se révélera de siècle en siècle pleine de sens, de force, et porteuse, pour d'innombrables êtres opprimés ou menacés, d'une formidable espérance. C'est qu'elle signifie beaucoup plus qu'elle ne dit, et se charge curieusement des peines, des angoisses, des problèmes particuliers à chaque siècle sinon à chaque nation.

Mais elle peut aussi lasser par moments, sembler se vider de sa substance. Les gestes qu'elle véhicule paraissent alors gesticulation vaine, voire mensongère. Les spectateurs saturés délaissent le théâtre et ses décors trop connus pour répondre à d'autres appels. Plutôt qu'entracte, fin de partie. Jusqu'à ce que, soudain...

Nous qui observons la scène depuis 700 ans, en avons-nous vu des rebondissements imprévus, d'un bout de ce continent à l'autre, et même d'Altdorf à Manille, de Tokyo en Turquie et de Shanghai à Cuba ! Que ceux qui prennent plaisir à suivre jusqu'à nos jours les destins des héros de ce continent, de Prométhée à Don Juan, ne croient pas déchoir en suivant aussi Guillaume Tell, non pas seulement le héros local, mais l'Européen, le citoyen du monde, inspirateur de tant de poètes à travers le temps et l'espace.

Le présent texte a une histoire. Sa première version parut en allemand aux Éditions Hallwag (Berne – Stuttgart, 1973) dans l'ouvrage collectif (cinq auteurs²) intitulé *Tell, Werden und Wandern eines Mythos*. Il figure dans les bibliographies sous le nom de l'initiatrice du projet qui lui prêta sa riche collection iconographique : Lilly Stunzi. Suivit, aux Éditions Payot (Lausanne), la traduction française intitulée *Quel Tell ?* Même date imprimée. Mais les mois séparant les deux ouvrages me permirent de compléter, d'étoffer ma contribution et la bibliographie générale. Aujourd'hui, après des décennies occupées par d'autres travaux, je présente un texte à

nouveau remanié, allégrement augmenté et élargi, mis à jour dans la mesure du possible. Il tient compte – sans parler de certains apports des quatre collègues qui ne sont plus de l’entreprise – d’un nombre considérable de publications d’origines multiples, touchant des faits d’époques diverses, mais privilégiant le XIX^e et le XX^e siècle.

Nombre de lecteurs se seraient satisfaits d’un texte plus linéaire, moins foisonnant. Avaient-ils besoin de prendre connaissance de tant de péripéties et d’exemples de poids inégal ? Je ne puis répondre que ceci : face à trop de présentations réductrices du sujet et à l’ironie ignorante, il m’a semblé utile de montrer la complexité, la richesse, la charge d’humanité d’un dossier sans cesse nourri d’éléments imprévus, rattachant de génération en génération notre thème aux soucis, aux passions, aux obsessions du moment, l’intégrant – fût-ce pour s’en distancier – dans le discours de l’heure. Pour ma part, je sais gré à Tell de m’avoir permis de retrouver ou de découvrir, d’un pays ou d’un continent à l’autre, tant de personnalités originales qui se sont, à un moment de leur vie, trouvées confrontées à lui. Gardons le sens des proportions : ce moment fut pour elles parfois très bref et notre héros souvent évoqué parmi d’autres, dans un contexte élargi. L’arolle Tell ne saurait nous cacher la forêt.

Un mot encore. L’attrait d’un périple à travers les siècles ne nous empêche ni de suivre, parallèlement, le discours toujours repris des historiens de ce pays ni d’observer près de nous les réactions, sur le terrain, d’une époque où fleurissent l’autocritique et les mises en question. Même le lecteur plus attiré par le Tell globe-trotter et polyglotte et par les visiteurs prestigieux des lieux de ses exploits que par les péripéties du débat interhelvétique verra, nous l’espérons, (sans qu’il s’arrête à chaque détail du microcosme local) l’intérêt d’une discussion sur les origines, voire d’un procès identitaire, tels qu’ils peuvent surgir sous d’autres cieux et sous d’autres formes, autour d’autres figures tutélaires, d’autres mythes fondateurs.

MODE D'EMPLOI

Qui se souvient des détails de l'histoire de Tell et apprécie les démarrages rapides se lancera d'emblée à l'assaut du premier chapitre. Celles et ceux, au contraire, qui n'ont pas les péripéties de cette histoire pleinement présentes à l'esprit et qui désirent les retrouver dans leur version première se tourneront d'abord vers l'Annexe intitulée: *Autour du Livre Blanc. Il était une fois...*

TELL AVANT SCHILLER

Le génie d'un lieu

Quoi qu'il puisse paraître, Tell l'«Européen» n'est pas né le 17 mars 1804, le jour de la «première» du drame de Friedrich Schiller. Certes, la création magistrale du poète allemand, son orchestration souveraine du thème ont donné à l'action européenne (et transeuropéenne) du héros une impulsion décisive. Mais plusieurs siècles d'existence plus que locale avaient déjà travaillé à façonner son image, avant qu'il se lançât de Weimar à la conquête du monde. À son propos, des questions fondamentales avaient déjà été posées, et des interprétations diverses, voire contradictoires, avancées.³

Que retenir des premiers témoignages ?

D'abord l'impression d'un profond mystère, d'un «flou» sollicitant l'imagination, et qui n'étonne pas ceux à qui sont familiers les merveilleux jeux de la lumière et du brouillard du lac des Quatre-Cantons, gommant et affirmant tour à tour des éléments essentiels d'un paysage par ailleurs inoubliable. Oui, serions-nous tenté d'écrire, au commencement, il y a une Nature qui s'affirme ici en lettres majuscules, une rencontre unique entre la Montagne et le Lac, le roc, la forêt et la prairie. Présence du *fæhn*. On sait la force des tempêtes qu'il provoque dans le

fjord du lac d'Uri. «L'épopée de l'arbalétrier, lit-on dans la *Revue des Deux-Mondes* de 1868, a sa tempête comme l'*Énéide* et l'*Odyssée*. Si un poète grec ou latin avait connu le *fæhn*, il en aurait fait un dieu terrible.»

Sans cette nature, sans l'avalanche qui gronde dans les vallées abruptes, la geste des cantons primitifs serait pour nous dépourvue d'une part de son *aura*. Mais l'incomparable décor – faut-il dire «wagnérien» bien avant l'arrivée de Wagner sur ces rives? – semblant appeler un drame et des acteurs inoubliables comme lui devra attendre quelques siècles pour être perçu comme tel et pour que sa magie opère sur d'innombrables visiteurs.

Un héros simple et complexe

Six ou sept générations après l'événement supposé (début du XIV^e siècle? fin du XIII^e siècle?), le héros, au nom si bref et si vibrant qu'il se fixe dans la mémoire comme la flèche (lat. *telum*) dans la cible*, apparaît, au temps des guerres de Bourgogne, à la veille de la guerre de Souabe, dans un chant (vers 1477), plus ou moins contemporain du cycle de ballades de *Robin des Bois*. Ce chant – qui fait penser aussi à une autre ballade anglaise, celle de William de Cloudesly (autre archer Guillaume!) – célèbre l'arbalétrier uranais comme le «premier Confédéré». On n'y dit pas qu'il tua le cruel bailli. Quarante ans plus tard, on retrouve le tireur dans un des drames patriotiques les plus anciens de langue allemande, le *Jeu de Tell d'Uri* (1512), comme le premier fondateur de la Confédération: celui qui pousse ses compatriotes à se réunir sur la prairie du Grütli et propose à leur assemblée, hommes *et femmes* réunis, la formule du serment.

Or, dans d'autres textes de poids – tradition du *Livre Blanc* de Sarnen (vers 1474) mais surtout *Chronique* de «l'Hérodote de la Suisse», l'historien glaronais Aegidius Tschudi (1505-1572) –, il fera figure d'individu,

* Nom assimilable par toutes les langues, contrairement à d'autres patronymes alémaniques.

agissant pour son propre compte, en marge de la conjuration dont il fait partie, et qui risquerait, selon Tschudi, de compromettre par son initiative personnelle intempestive l'action réfléchie de la communauté. (Voir Annexe.)

D'emblée se constate donc un certain flottement ouvrant la voie à des interprétations diverses. Le *Livre Blanc*, ainsi nommé à cause de sa reliure en cuir clair, parle «du Tell». Il s'agirait donc d'un surnom. Pour les Uranais, Däll pouvait signifier simplement l'homme de la vallée, du *Tal*, du Schächental. Mais parmi les différentes étymologies proposées⁴, la plus suggestive sinon la plus assurée (Tell, Tall, Toll, Till, Dali) rattacherait notre héros à un type historique intéressant : le simplet, le «fada», la «brute» authentique ou simulée, sinon le farceur, l'espiègle qui se révélera comme un tyrannicide, comme un porteur de liberté.⁵ «*Brutus erat nobis!*», «Nous avons eu notre Brutus!»⁶ s'écrie triomphalement en 1514 un des pères de l'helvétisme, l'humaniste suisse Glaréan, cet érudit auquel il arrivait de chanter ses cours ou de pénétrer à cheval dans l'aula de l'Université pour s'assurer une place qu'on lui contestait. Mais il faut attendre 1916 pour qu'un auteur vaudois, Fernand Chavannes, sans craindre de choquer, appelle son héros *Guillaume le Fou*.

Ainsi que l'humanisme, la Réforme, Ulrich Zwingli en tête, adopte le héros rassembleur, ne serait-ce, comme le fera plus tard Pestalozzi, que pour amadouer les Confédérés de Suisse centrale. Son image orne en 1525 une initiale de la Bible de Zurich. Un réformé estimera en 1666 que le refus de saluer le chapeau signifiait aussi celui du culte des images. On lui répondra que s'opposer à un ordre despotique n'empêchait pas de vénérer les saints.

D'ailleurs, en Suisse centrale, des chapelles sont tôt vouées au héros : à Bürglen, déclaré son lieu d'origine ; au bord du lac, but d'un pèlerinage annuel, à l'endroit du saut mémorable, la *Tellsplatte* (ce nom d'un lieu préexistant aurait, selon certains, décidé du nom de l'homme) ; au Chemin-Creux enfin, où se serait accomplie par son geste la destinée du tyran. Et ce qui est intéressant, c'est que les fresques de la façade de Bürglen (1588) s'empressent d'établir un dialogue entre le premier et le

second génie tutélaire du pays : Tell et Nicolas de Flue, celui-ci bien attesté, canonisé, dont nous possédons encore le squelette et dont se réclament d'innombrables descendants.

Contrastes. Le *Marteau des Sorcières* (*Malleus maleficarum*) de sinistre mémoire, manuel d'inquisiteurs dominicains (1^{ère} édition 1487, l'année de la mort du saint ermite d'Obwald), avait mis en garde contre les libres archers liés au Malin (le thème du *Freischütz*). Un lecteur francfortois du XVI^e siècle compare, dans une note marginale, l'histoire d'un tel archer allemand, Punker, à celle de l'Uranais, «comme si ce dernier avait été, lui aussi, un sorcier». D'ailleurs en Suisse, lors de conflits confessionnels toujours menaçants, certains éprouvent le besoin de distinguer entre les vrais Tells et les faux Tells envoyés du diable.

Lorsque des affrontements sociaux relaient des oppositions religieuses, les autorités, jalouses de leurs prérogatives, tiennent à préciser que le tireur uranais s'en prenait à un seigneur étranger et non à des supérieurs autochtones. D'aucuns, choqués, indignés par son geste⁷, vont jusqu'à considérer son acte meurtrier comme typiquement «jésuite», bien avant que l'ex-jésuite et patriote lucernois Josef Ignaz Zimmermann⁸ compose en son honneur une tragédie (1777) où est posée la question : «Pères d'une nation libre, n'aurions-nous pas le droit d'abattre une bête malfaisante en plein champ ou dans sa tanière ?» Il est fait explicitement mention des *droits de l'homme* que Tell défend contre des brigands.

Les paysans suisses révoltés de 1653 le mettent à leur tête ; il va jusqu'à exécuter à nouveau et pour de bon un malheureux «bailli» dans un chemin creux, avec châtiment spectaculaire à la clef. À la même époque, des régicides anglais, exilés pour avoir voté en 1649 la mort de Charles I^{er} Stuart, contemplant respectueusement sa statue à l'arsenal de Berne. Dans cette ville, comme en bien d'autres lieux de la Suisse, des fêtes populaires en plein air célèbrent au XVIII^e siècle l'insoumis, le frère de *l'homme sauvage*, le rebelle au col roide : «*Täu, dr' trotzig Rebäu*», auquel il arrive de sortir du cortège pour faire des allusions très directes à l'actualité... ou entreprendre des tournées de caves.

Avant Zimmermann, le bourgeois bernois contestataire Samuel Henzi lui consacre une tragédie en alexandrins français, *Grisler ou l'ambition punie*⁹ (destinée à Paris), avant de participer à une sédition qui le mènera à l'échafaud (1749):

Et si de nos neveux la ruse politique
Tendait à rétablir le pouvoir tyrannique,
Que la foudre du ciel puisse tomber sur eux !

Chez le Lucernois, le méchant bailli convoitera l'épouse de Tell, Hedwig. Chez Henzi, Grisler convoite la fille du «gentilhomme helvétique» Tell, Edvige, qu'aime son propre fils. «Les Français, commente cet auteur, ne regarderaient pas plus d'une minute un spectacle exempt d'histoire d'amour.» À noter que dans sa pièce le bailli tyrannique, pris de remords à l'heure de la mort, bénit avant de trépasser le couple des enfants qui s'aiment. Et Tell de s'exclamer: «Ah! tardive vertu!». – Henzi lui-même, au moment de mourir, avait lancé ces mots au bourreau maladroit: «Tu exécutes comme tes maîtres jugent!» Son exécution eut un retentissement européen et inspira plusieurs auteurs, dont l'Allemand Lessing. Montesquieu en parle. Bodmer, qui a lu des fragments de sa pièce, écrit: «Henzi starb *en héros*.»

Le «patriarche» zurichois Johann Jakob Bodmer, traducteur de Dante et de Milton, redécouvreur des *Nibelungen*, est surtout, de 1725 à 1775, un professeur d'histoire passionné d'éducation civique. Ne pouvant attaquer de front les institutions, il compose, jusqu'en ses vieux jours, des drames historiques par dizaines, tirés de l'histoire antique et de l'histoire suisse, pièces (ou «piécettes») à lire, exaltant la liberté et appelant à abhorrer toute tyrannie.¹⁰ Ainsi sa *Conjuration légitime* de 1762, son *Guillaume Tell* et son *Gessler* parus en 1775 (il a soixante-seize ans). Notons que l'archer fait honneur à son pseudonyme et commence, devant le bailli, par jouer au benêt... ou à l'espiègle. «Jamais, commente Gouze de Reynold, beau sujet ne fut si impitoyablement maltraité.»

Deux étudiants en théologie, disciples de Bodmer, que Goethe appelle «une couveuse de talents», le futur théologien physiognomoniste Lavater

et le futur peintre Johann Heinrich Füssli, risquant leur propre « conjuration légitime », font circuler en 1763 leur pamphlet dénonçant l'impunité dont jouit un fonctionnaire prévaricateur. Ils s'adressent directement aux magistrats : « Dormez-vous, Escher, Leu ? – Brutus tu dors... Soyez des hommes ! Soyez des citoyens ! Zurich n'aurait-elle plus de Tells ? »

Moins de trente ans plus tard apparaîtra le Tell jacobin.

Des historiens partagés

Déconcertant Guillaume Tell ! Parfois il semble dormir profondément, enfoncé dans sa légende inactuelle, et ne mériter qu'un sourire condescendant avant l'oubli définitif. Mais brusquement il se trouve de nouveau au cœur de l'actualité, stimulant, provocant, bienfaisant et dangereux, ambivalent comme toute figure mythique, d'autant plus « vivant » que l'historiographie sourcilieuse remet sans cesse son existence en question.

À Bâle, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, l'historien Heinrich Pantaleon, tireur à l'arc passionné dans ses loisirs, publie en latin, puis en allemand une *Galerie de héros de la nation allemande*, dans laquelle figurent et l'aventure de Tell et celle de son prédécesseur nordique Toko, archer vantard de la suite du roi de Norvège Harald à la dent bleue.* Le compilateur parle sereinement de récits semblables : *gleichförmige Geschichten*. En effet, dans les deux cas, même épreuve de la pomme à transpercer d'une flèche sur la tête de l'enfant, même seconde flèche réservée, en cas d'échec, au tyran, même exécution finale de celui-ci. Mais bien sûr, le lieu, le moment, les circonstances diffèrent. Toko, dont l'aventure est censée se passer à la fin du X^e siècle et se corse d'une épreuve de

* Coïncidence ou, bien plutôt, légende itinérante, *Wandersage*?... Sur d'autres maîtres tireurs également mis à l'épreuve, prédécesseurs, contemporains ou successeurs de Tell, danois, norvégiens, anglais, allemands, qui se nomment Heming Aslaksson, Eindridi, Egill, William de Cloudesly, Henning Wulff, Punker, voir notamment, dans notre bibliographie, de Boor (1947) ou déjà Hisely (1843). On retrouve sous toutes les latitudes des pendants à l'exploit du tir sur la pomme (qui peut être une noix ou une figure de jeu d'échecs).

«ski», nous est présenté au Livre X de la chronique, rédigée en latin, de l'historien et poète danois Saxo Grammaticus (vers 1150 – vers 1215). Celui-ci composa à la demande de l'archevêque Absalon de Lund (alors la ville la plus importante de Scandinavie) ses *Gesta Danorum*, évocation de l'histoire primitive du Danemark, imprimée à Paris en 1514 – soit sept ans après la *Chronique* helvétique d'Etterlin – par l'éditeur et futur traducteur de la Bible en danois Christian Pedersen. L'épisode de Toko se situe à un moment de la chronique où l'on passe des temps mythiques aux temps historiques. Il est précédé, entre autres, par l'histoire du jeune Hamlet (Amletus) qui joue la folie pour échapper à la mort et venger son père assassiné. Ce personnage aussi, on le rapprochera de Brutus en invoquant l'étymologie. Inutile d'insister sur la destinée d'Hamlet parmi les figures emblématiques de la civilisation occidentale...

Le réformateur, médecin, homme d'État et historien saint-gallois Joachim Vadian (1484-1551) – poète-lauréat attaché aux Habsbourg qui l'ont couronné à Vienne –, notre premier historien critique, est également le premier à exprimer des doutes sur la tradition des origines helvétiques confiée au papier quelques années seulement avant sa naissance. Trois générations après lui, dans une lettre de 1607 mais non point déjà dans son *Histoire des Suisses*¹¹, le Fribourgeois Franz Guilliman, autre pionnier de l'historiographie critique¹² (les Habsbourg, qu'il admire et dont il reconnaît les anciens droits en Suisse, discerneront ses mérites), parle de «pure fable» à propos de l'archer. Avec les années, les points d'interrogation se font toujours plus nombreux. «Il faut convenir, écrit Voltaire dans son *Essai sur les Mœurs* de 1756, que l'histoire de la pomme est bien suspecte. Il semble qu'on ait cru devoir orner d'une fable le berceau de la liberté helvétique.» Quatre ans plus tard, en 1760, paraît en français et en allemand le brûlot anonyme dû à Uriel Freudenberger, pasteur à Gléresse sur la frontière des langues, et au jeune Gottlieb Emanuel von Haller, le fils de l'illustre naturaliste: *Guillaume Tell, fable danoise*. Cet ouvrage sans ménagements suscite une tempête d'indignation. N'y raisonne-t-on pas, lui est-il reproché, selon une logique qui pourrait amener à nier aussi l'Ancien et le Nouveau Testament? On le brûle publiquement à Altdorf,

Un nom si bref et si vibrant qu'il se fixe dans la mémoire comme la flèche dans la cible. Une apparition – à l'automne du Moyen Âge –, ou plutôt la fixation soudaine d'une image jusque-là errante. Un thème à la fois local et universel, bien plus complexe qu'il n'apparaît au premier regard. Une aventure poursuivie sur un demi-millénaire, portée par les poètes, les artistes, les hôtes de la Suisse, accueillie par les nations, diffusée au-delà des Océans, en dépit des perplexités, des réserves des érudits. Une méditation cent fois reprise sur l'imbrication des thèmes de la violence et de la liberté.

Voilà ce que voudrait montrer ce livre qui propose aux lecteurs bien des itinéraires, européens d'abord mais aussi intercontinentaux, de Turquie en Chine et au Japon, des États-Unis au Paraguay, des Philippines à Cuba. Plaisir d'entendre s'exprimer à propos de Tell des hommes aussi différents que Chateaubriand et Victor Hugo, Ruskin et Petöfi, Tartarin de Tarascon et Mark Twain, Mazzini et Engels, Bakounine et Clemenceau, voire Trotzki, sans parler des champions de la Révolution française et, bien sûr, du poète au rôle déterminant, Friedrich Schiller, mis sur la piste par Goethe. L'apologie est sans cesse confrontée aux propos critiques et les voix du monde n'empêchent pas le débat interhelvétique de se poursuivre d'une génération à l'autre.

Né en 1925, **Alfred Berchtold**, après une enfance montmartroise et une adolescence zurichoise, se fixe à Genève en 1944, pour quelques semestres, croit-il, mais en réalité pour la vie. Il s'y vouera à l'enseignement secondaire et universitaire. Ses livres, articles, cours et conférences seront consacrés avant tout à l'histoire intellectuelle et artistique de la Suisse, dans ses relations avec l'Europe. Ses publications de «gai savoir», à commencer par *La Suisse romande au cap du XX^e siècle* et *Bâle et l'Europe* lui vaudront notamment – sur proposition de Nicolas Bouvier – le Prix quadrienal de littérature de la Ville de Genève.